

L'âge du mouton

Le ciel est de pierre, froid et charbonneux. Entourant Lâa, le troupeau peureux frissonne. Le vent venu du large fait crépiter les chardons comme un feu sec. La fillette ramasse les bourres de laine accrochées aux épines et les enfouit dans sa besace de roseaux tressés.

L'eau qui bouge a noirci et se soulève à un rythme de plus en plus menaçant. La fillette resserre sa cape autour de ses épaules et plisse les yeux pour scruter l'horizon.

Au premier éclair, du fond de sa gorge, elle lance un cri de rappel et le troupeau se met en marche. Elle court jusqu'à l'enclos et y pousse les bêtes, avant de refermer la clenche. Un bruit terrible accompagne les premières gouttes de pluie qui frappent l'auvent de chaume.

Rejoignant les femmes près du foyer, la petite commence à trier sa récolte. Vieille mère, jette un coup d'œil approbateur, le sac déborde presque. Un des pères prend une poignée de laine, en tire quelques brins. Les effiloches et les torsade d'un geste sûr, il hoche la tête et sourit à la gamine ravie. D'autres enfants s'accroupissent à ses côtés et l'aident à nettoyer les poils rêches, avec un peigne de corne, ôtant les herbes et les insectes, tout en babillant. Une Jeune mère, Dernier-né tétant goulûment son sein, frappe les silex au-dessus des herbes sèches. Pose une marmite remplie d'eau et de baies sur le feu. Une autre, dépiaute un lapin avec sa lame de bronze et l'embroche en attendant de le mettre à rôtir.

La nuit venue, les enfants sur la paille blottis, ne s'inquiètent pas de la tempête. Ils ne craignent ni le feu du ciel, ni le vent qui chevauche les vagues. Mais le matin les trouve toujours affamés. Ils se jettent sur les fromages et les galettes, rabroués par les grands qui rient de leur voir si bel appétit.

Dehors, la lande, lavée de sa poussière, resplendit aux premiers rayons du soleil. Tous se mettent à l'ouvrage sans un mot, tant chacun connaît sa place et son rôle.

Lâa caresse le doux mufler des bœufs et des vaches de l'enclos voisin et se réchauffe les mains à leur souffle. Elle libère les moutons et, de son long bâton, les mène vers l'eau qui coule, afin qu'ils s'abreuvent.

Les bêtes pataugent dans la vase et dérapent sur leurs pattes boueuses. Elles se bousculent en bêlant et parfois l'une d'elle s'égarer dans les roseaux, mais la fillette ne les laisse pas s'éloigner. D'un coup sur la croupe de l'animal, elle le redirige et la masse mouvante des toisons se penche d'un même élan vers l'eau fraîche. Elle en profite pour examiner le paysage et choisir les endroits où elle les mènera paître, cherchant du regard le champ de chardons bruissants, repéré la veille.

L'orage a noyé le paysage. L'eau qui bouge reflue au loin, laissant à nu de vastes étendues désolées. Le soleil levant pointe derrière la dune et déverse sur la plage ses rayons rasants

qui font miroiter à l'infini les flaques saumâtres et le sable mouillé.

Des femmes et des hommes, de l'eau jusqu'à la taille, s'affairent dans les cercles de roche, avec leurs épieux de bois. À leur excitation, elle comprend que la pêche est bonne et qu'ils auront de quoi se régaler.

L'enfant conduit le troupeau parmi les arbustes odorants jusque sur le replat herbu détrempe. Les jours de grand trouble, quand l'eau du ciel et celle qui bouge se mêlent, même ici, loin du rivage, c'est mouillé. De longues herbes échevelées laissent voir leurs racines. Les bêtes broutent du bout des lèvres et leurs grimaces font rire Lâa.

Ses frères, qui ont commencé leur récolte sur les branches entourant les enclos, la rejoignent en courant, leurs corbeilles d'osier tressées déjà bien remplies de laine, levant devant eux des nuées d'oiseaux criards. Elle ramène tout son monde vers les chardons.

La méthode est efficace, la toison des moutons s'accroche aux broussailles, ils n'y a plus qu'à en cueillir les brins. Plus tard, suivant les bêtes de loin, le long de la côte, les petits descendent sur la grève ramasser des coquillages. Ils guettent les bulles fugaces qui trouent le sable et creusent prestement le sol, récoltant coquilles rondes et nacres fuselées. Vers l'intérieur des terres, une herbe nouvelle et tendre attire les moutons et quand ils se couchent, repus, les enfants s'assoient en rond et partagent leurs victuailles.

C'est l'heure des récits et des contes. Leur héros c'est Arin le curieux qui, un jour, est parti vers le soleil qui se couche, pour savoir où finit la terre quand l'eau se retire. Qu'il ne soit jamais revenu ajoute à son prestige. Il les attend, c'est certain. Et les menaces des mères, n'y font rien. Tous rêvent de partir. Là-bas.

Lâa sait qu'elles ont raison. S'éloigner du clan, c'est courir à sa perte.

Elle n'aime pas plus les marais tourbeux, les fossés aux terres mouvantes, qui engloutissent les imprudents, mais elle y va parfois, avec Vieille mère, à la recherche des nids de l'oiseau au plumage rayé. Elle s'émerveille de le voir disparaître et se fondre dans le paysage, sitôt qu'il cesse de bouger. Elle aussi, aime se cacher et attendre dans le silence, respirant l'odeur âcre et salée de la terre et des feuilles. Elle lui envie ses plumes, tachées de brun, sa queue barrée de noir, ses courtes pattes vertes. Son long bec droit et noir dont les pères se servent pour passer les fils et tresser des filets.

Il fait son nid dans un creux d'herbes, au ras du sol, caché sous les plantes. De mousses et de feuilles mortes, parfois même, tapissé du poil de ses moutons volé aux ronces, il se confond avec la terre. Lâa y cherche les petits œufs dont elle se régale.

Ce n'est pas le seul bienfait que ce monde leur offre. Dans les boues noires et molles aux relents de pourriture, pousse l'herbe cornue, charnue et bosselée. Le vif de ses pousses éclabousse la terne bouillie, quand on les jette dans l'eau frémissante de la platée du soir.

Lâa trouve ça beau. Les petits trouvent ça bon.

Les dunes grises et jaunes qui boursouflent l'horizon, du côté des vents chauds, sont bien plus dangereuses. Les gros lézards et ceux qui rampent sans pattes, si délicieux, lorsqu'on les fait griller, mordent et griffent, et tuent. Elle n'aime pas, non plus, les gros gris qui se traînent sur le rivage et se battent parfois, à grands cris. Jusqu'à la mort.

D'ailleurs, n'y en a-t-il pas un, là-bas ?

D'un geste brusque, Lâa se dresse, les enfants étonnés et les moutons apeurés, se lèvent avec elle. Désignant l'animal échoué, elle renvoie tout le monde, avec ordre d'enfermer les bêtes et d'avertir les pères et les mères, restés près du foyer à tisser ou, occupés aux champs de graines rondes. Et de leur dire d'amener les bœufs et des cordages. Le plus grand des enfants court vers les rochers, criant pour ameuter les pêcheurs.

Un de ces monstres, mort, est une aubaine. Et sa peau, autant que sa graisse, sa chair ou ses os, une manne inestimable. S'armant de courage, s'appuyant fermement sur son bâton, elle descend vers la grève en direction du gros gris. Plus elle approche, plus elle doute de ses yeux. Ce n'est pas un animal que l'eau qui bouge a tué. C'est un humain.

Elle craint un instant que ce ne soit l'un des siens, mais les longs cheveux couverts de limon et tressés d'algues laissent deviner des reflets roux sous le soleil. Faisant levier avec sa perche, elle le retourne sans trop d'effort. Le noyé a un hoquet lorsqu'il retombe et crache un long jet, d'eau, d'humeurs et de sang mêlé. Faisant de grands signes aux pêcheurs, Lâa trépigne d'impatience, ne sachant trop que faire de ce mort, encore vivant.

Au soir, on a retrouvé neufs corps et une grande embarcation, aux bois curieusement assemblés. L'homme aux cheveux de feu est le seul rescapé.

Il gît dans un coin de la grande maison, sur une couche de fougères. Les yeux grands ouverts, il respire avec difficulté et n'a pas prononcé un mot. Vieille mère a réussi à lui faire avaler un peu de bouillon d'herbes, mais chacun le sent. Bientôt, il mourra.

Les discussions vont bon train. Le bateau, bien plus grand que le grossier esquif, fait d'un tronc équarri, avec lequel ils se déplacent sur l'eau qui coule pour pêcher les poissons doux ou chasser les oiseaux qui nichent sur les berges, intéresse le clan. Déjà, certains ont essayé de reproduire les assemblages qui maintiennent entre eux les morceaux de bois. Mais ce qui, surtout, intrigue, c'est le mystérieux bout de métal forgé, arme ou outil, qu'ils ont trouvé sur un des cadavres.

Après les avoir dépouillés de tout ce qui pouvait encore servir, ils ont immergé les corps dans les eaux mortes du plus grand des clos de pêche, laissant les poissons et les gros gris se charger d'eux. Autour d'un grand feu sur la grève, Lâa a chanté, avec les autres, le chant d'adieu, pour sceller leur départ. Dans le ciel rougeoyant, les grands oiseaux blancs se sont envolés vers les vents chauds. La froide saison arrive.

Le temps a passé, comme passait le temps en ces temps-là.

Têtes levées, dans la douceur du monde naissant, chacun suit le vol des oiseaux et rit à l'idée de leur retour. Ils se posent sur les flots et se laissent dériver, sans cesser de siffler et crier. Une lune ronde et pâle traîne encore derrière les bosquets feuillus qui couronnent la dune. L'air est vif mais la journée promet d'être belle. L'eau qui bouge bat les rochers mollement, au rythme de ses soupirs. Il ne faut pas s'y fier, bientôt, elle envahira la large plaine humide et se précipitera, avec rage, comme si elle voulait tout noyer. Ce matin, elle a fuit au loin, abandonnant derrière elle, un désert de vase et de boue mais, tous attendent et redoutent la Mère des vagues qui viendra, tel un monstre bouillonnant et furieux, chassant l'eau devant elle, jusqu'au cœur des terres.

Il est temps pour l'étranger, de poursuivre sa route. Car il a survécu.

Ils ont su trouver un langage commun, de mots, sons et gestes mêlés. Il les a aidés à construire un bateau semblable au sien et leur a enseigné comment choisir les cailloux gris qui peuvent fondre. Près de la forge de Vieux père, il leur a révélé un nouvel art du feu. De la grande fosse de boue jaune, qui sert à façonner les pots et consolider les murs, il a retiré assez de terre pour construire une petite hutte, sous laquelle il a allumé un feu. Il a fait fondre et frappé la pierre grise, jusqu'à lui donner la double forme, courbe et effilée, de l'outil qu'ils ont récupéré sur le noyé.

Les femmes lui ont dévoilé leur art du tissage et les hommes celui des tresses et des filets. Chez lui aussi, le mouton est vénéré. Il sait comment récolter la laine et, aussi, mêlant les fils sur ses doigts, en de savants tours, nœuds et boucles, il a produit une chose étonnante qui, s'enfile sur la main, le pied ou la tête. Qui protège et qui tient chaud !

Ce matin, après que les mères ont traité les brebis et préparé les fromages, il leur montre comment tondre les animaux. Il immobilise les bêtes, une à une, entre ses jambes, et taille dans la toison avec les ciseaux de fer. Et tous, s'émerveillent et rient et plongent leurs bras avec ravissement dans les flocons laineux.

L'étranger lace son sac à son épaule et étreint la fillette qui lui a permis de renaître. Il ôte son bonnet de laine, l'ajuste sur les cheveux de Lâa qui sourit dans ses larmes, salue l'assemblée et disparaît derrière les dunes.

Le regard de l'enfant l'accompagne.

Longtemps.

Lié à son poignet, il emporte avec lui un fil de laine tressé de coquillages et d'amitié.

Un fil qui tisse les liens, un fil qui tisse le temps.